

Entretien avec le professeur Jean-Paul Bled

« Décrire ne suffit pas, il faut aussi expliquer. Une tâche indispensable, mais souvent ardue, car la vérité est rarement mono-causale. »

*Monsieur le professeur Jean-Paul Bled, vous êtes le premier historien français à figurer avec une interview dans la revue *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Historia*, publiée par la Faculté d'Histoire et de Philosophie de l'Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie et nous sommes très honorés que vous avez accepté notre invitation.*

1) Vous venez d'une famille d'éminente tradition dans l'enseignement et l'éducation française, donc ma première question s'adresse tout naturellement à l'influence de votre milieu familial dans le choix de votre métier. Comment avez-vous tourné vers l'histoire, parmi le grand nombre d'autres disciplines socio-humaines à votre portée?

Il est exact que je dois beaucoup à mes parents. Ils m'ont élevé dans l'esprit des hussards noirs de la République, tels que Charles Péguy les avait célébrés, dans les valeurs du patriotisme républicain. Ils m'ont également enseigné l'amour de la langue française. Ils étaient les auteurs d'une collection de manuels d'orthographe qui a formé, depuis 1945, des générations de jeunes Français et continuent aujourd'hui de former les nouvelles générations. J'ai gardé de leur enseignement le goût d'une belle langue, d'une langue classique.

Mes parents étaient instituteurs. Leur souhait, dans la tradition de l'ascenseur républicain, était que je devienne professeur de lycée, après avoir passé l'agrégation. Les circonstances ont fait que j'ai engagé une carrière universitaire. Je sais que mon père – ma mère était déjà décédée – a ressenti une grande joie et une grande fierté quand j'ai été élu sur une chaire à la Sorbonne.

2) Quels sont les professeurs, ainsi que les maîtres de l'historiographie française et/ou européenne qui ont le plus marqué votre formation universitaire et postuniversitaire?

La liste est longue. Je n'en retiendrai ici que trois : deux Français et un Autrichien. Le premier est le doyen Jacques Droz qui a suivi mes

travaux de recherches jusqu'à la thèse de doctorat d'État. Grand spécialiste de l'Allemagne du XIX^e siècle, il avait élargi ses centres d'intérêt à l'Europe Centrale. Il est d'ailleurs l'auteur d'une très précieuse *Histoire de l'idée de Mitteleuropa*. C'est lui qui a orienté mes recherches vers l'Autriche. Sa direction avait quelque chose de paternel que j'appréciais beaucoup.

Victor-Lucien Tapié n'a pas dirigé mes travaux, mais il m'a introduit dans la vieille Autriche dont il avait une connaissance très fine. Il était un familier de plusieurs des familles, comme les Schwarzenberg, qui, au long des siècles, ont fait sa grandeur. Lui-même était un grand seigneur. Spécialiste de la vieille Autriche, il était aussi un grand connaisseur du baroque. Il a laissé plusieurs livres qui sont des monuments, comme *Monarchie et Peuples du Danube* et *L'Europe de Marie-Thérèse*.

Le dernier est le professeur Friedrich Engel-Janosi. Juif converti, il était un exemple de la capacité d'intégration de la vieille Monarchie. Je trouvais dans son foyer le raffinement du « monde d'hier ». Lorsque je lui rendais visite, ce que je faisais à chaque fois que je me trouvais à Vienne, il poussait la politesse jusqu'à parler devant moi français avec son épouse. La dernière fois que je l'ai vu, alors qu'il me raccompagnait, il m'a glissé – ce sont ses dernières paroles : « Faites-nous un beau François-Joseph ». C'est à lui que j'ai dédié en pensée ma biographie du « dernier monarque de la vieille école », le premier de mes livres.

3) De Michelet aux Seignobos et Monod, de l'école des Annales à Bourdieu, la France s'est toujours intéressée à la meilleure méthode et manière d'écrire l'histoire. Je vous prie de bien vouloir nous dévoiler un peu la méthodologie et le style d'historien que vous vous êtes forgé à travers votre carrière. Est-ce que vous vous sentez plus proche d'une certaine école ?

Je n'appartiens à aucune école ni à aucun clan, ce qui serait contraire à ma conception de la liberté de l'historien et de l'écrivain. Reste que j'ai été très marqué par la réflexion du grand historien allemand Léopold von Ranke pour qui la mission de l'historien est de décrire *waseigentlicheschehenist*. Ce qui s'est réellement passé, conduit donc à pousser l'investigation, donc à ne pas rester à la surface des choses. Mais décrire ne suffit pas, il faut aussi expliquer. Une tâche indispensable, mais souvent ardue, car la vérité est rarement mono-causale.

La compréhension d'une situation historique suppose également qu'elle soit replacée dans la longue durée de l'histoire. Ce souci de replacer l'événement historique dans la longue durée distingue l'historien du journaliste et du politique qui trop souvent ont l'œil rivé sur l'instant et succombe à des réactions émotionnelles.

Tout ce travail visant à démêler les causes et les effets apprend le sens de la nuance qui doit être pour l'historien comme une seconde nature.

4) Vous travaillez depuis longtemps sur l'histoire contemporaine du monde germanique. En 1988, vous avez affirmé que la monographie d'Albert Schäffle vous a « orienté de manière décisive vers l'Autriche ». Est-ce que vous pouvez nous détailler le cheminement de votre intérêt pour certains sujets de la monarchie habsbourgeoise, ainsi que pour certaines nations/nationalités qui la formaient ?

Rien ne me prédisposait à m'intéresser à l'Autriche qui n'occupait et n'occupe toujours qu'une place infime dans l'enseignement de l'histoire au lycée. Alors que je voulais travailler sur l'Allemagne, c'est par étapes que je suis arrivé à l'Autriche au gré des sujets que le doyen Droz m'a proposés.

Pour un Français élevé dans la tradition du centralisme et de l'unité, héritage tout ensemble de la Monarchie, de l'Empire et de la République, la vieille Autriche est nécessairement un objet singulier, déroutant et, pour tout dire, fascinant. Il y découvre un monde pluraliste, un pluralisme bâti autour d'une somme d'entités historiques et d'une diversité de peuples, de langues et de confessions. La vieille Autriche est pour partie allemande, mais elle n'est pas que cela. Elle offre l'exemple d'une culture formée du croisement d'une diversité d'héritages et d'influences. Les grands écrivains de la Vienne fin de siècle (Hofmannstahl, Kraus, Schnitzler, Zweig) sont certes des écrivains de langue allemande. Ils ne peuvent pour autant être rangés sans abus dans la catégorie des écrivains allemands, un abus pourtant régulièrement commis dans les universités allemandes.

Mon intérêt s'est naturellement porté sur plusieurs des peuples de l'ancienne monarchie. Les Tchèques d'abord. Pour ma thèse sur le conservatisme autrichien, j'ai travaillé sur plusieurs grandes familles de la noblesse de Bohême qui entretenaient des liens étroits avec les milieux tchèques. Plus tard, à travers les liens que j'ai tissés avec la Roumanie, j'ai été amené à m'intéresser aux Roumains de Transylvanie.

5) Quels ont été et comment se sont passés vos premiers contacts avec les historiens, les historiographies et les sources historiques de l'Europe Centrale et Orientale ?

A cette époque, je veux dire les années 70, l'internet n'existait pas. On ne pouvait aller sur la toile pour des recherches bibliographiques. Cela veut dire que pour le jeune chercheur, qui découvrait au surplus sa matière, les contacts avec les historiens autrichiens étaient d'une importance primordiale. C'était l'époque où je préparais ma thèse de doctorat d'Etat sur les fondements du conservatisme autrichien. J'ai déjà mentionné Friedrich Engel-Janosi. D'autres noms me viennent à l'esprit. Ainsi le moine bénédictin de Melk, Hugo Hantsch qui occupait alors une chaire d'histoire contemporaine à l'Université de Vienne et était l'auteur d'une histoire de l'Autriche qui reste aujourd'hui un ouvrage de référence. Mais il est mort assez rapidement. J'ai souvent rencontré Johann Christoph Allmayer-Beck, alors le directeur du *Heeresgeschichtliche Museum* qui a ouvert mon horizon à la bibliographie sur l'armée autrichienne. A ces noms j'ajouterai celui de Gerald Stourzh, grand spécialiste du droit des nationalités de la Vieille Autriche, que j'ai longtemps rencontré lors de chacun de mes séjours à Vienne.

Aujourd'hui de nouveaux partenaires les ont remplacés : Peter Broucek, ancien directeur du *Kriegsarchiv* qui, pour tout sujet, me trouve un livre ou un article oublié, et, bien sûr, mon excellent ami Lothar Höbelt, professeur à l'Université de Vienne, avec lequel je dîne, à chaque séjour dans le restaurant du Palais Kinsky.

6) Comment l'écroulement du communisme a-t-il influencé vos recherches et vos liens scientifiques et personnels avec l'Europe Centrale et Orientale ?

Les contacts avec les historiens des pays dits alors de l'Est n'ont pas manqué avant la chute du Mur, notamment à travers l'Association européenne d'histoire contemporaine créée par Fernand L'Huillier, puis continuée par Jacques Bariéty. Je me souviens d'avoir ainsi participé à plusieurs colloques, dans l'ordre à Poznan, Varna, Mayence, Genève et Strasbourg où intervenaient ensemble des historiens de l'Ouest et de l'Est. Il est cependant évident qu'après 1989/90, ces échanges se sont multipliés. C'est ainsi par exemple que nous avons pu mettre sur pied avec le professeur Dan Berindei un colloque franco-roumain annuel. Il faut également accorder une mention spéciale à la mise en place du

système des thèses en cotutelle, pour ce qui me concerne entre Paris IV et Cluj.

7) *Permettez-moi de paraphraser un peu le fameux questionnaire de Marcel Proust et de vous demander quels sont vos héros ou bien héroïnes historiques favori(te)s ou qui vous ont le plus impressionné?*

La lise en est longue. D'abord les Français. Je placerais en tête le trio formé par Charles de Gaulle, Georges Clemenceau et Napoléon. Le général de Gaulle est pour moi l'homme qui a su dire non au moment où la France connaissait la plus terrible épreuve de son histoire, celui dont l'action, habitée d'une certaine idée de la France, était soutenue par la conviction que la France ne peut être la France sans la grandeur et qu'il est un pacte séculaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde. Il est aussi celui qui a fondé un régime de monarchie républicaine unissant les traditions des deux Frances. Clemenceau est aussi l'homme du refus de la défaite dont l'énergie a porté la France à la victoire en 1918 et qui fut un architecte du traité de Versailles. Certains voudraient que nous nous en repentions. Je ne m'en repens pas. Napoléon n'est pas seulement l'homme de l'épopée, mais on sait qu'elle se termina mal, il est aussi celui qui a rebâti l'Etat après la tourmente révolutionnaire. La France continue largement à vivre sur cet acquis.

En Autriche, je suis attiré par les figures de Marie-Thérèse et de François-Joseph. Marie-Thérèse incarne aussi l'esprit de résistance alors qu'au début de son règne, tout paraissait s'écrouler autour d'elle. Encore aujourd'hui elle est une figure tutélaire de l'Europe danubienne. Je ne méconnais certes pas les limites de François-Joseph. Ce qui m'impressionne chez lui, c'est comment l'homme s'efface derrière la fonction. Il fut aussi, selon ses propres mots, « le dernier monarque de la vieille école » et, avec lui, est mort en quelque sorte, « le monde d'hier » décrit par Stefan Zweig.

8) *Je reviens aux personnalités de l'histoire, car d'Albert Schäffle à François Ferdinand d'Autriche, de la reine Louise de Prusse à Marie Thérèse d'Autriche, vous avez écrit beaucoup de biographies historiques. Je vous invite donc à discuter sur l'importance et la signification de ce type de travail par rapport aux autres genres ou bien approches historiographiques.*

La biographie est un genre historique à part entière, à la condition de respecter certaines règles. Son intérêt est de placer un destin

individuel dans un destin collectif. Si elle ne s'impose pas cet effort, son apport ne peut être que réduit. C'est en tout cas l'objectif que je me suis fixé depuis ma première biographie consacrée à François-Joseph qui se lit aussi, du moins je l'espère, comme une histoire de l'Autriche, puis de l'Autriche-Hongrie durant son très long règne.

L'autre difficulté de la biographie est de combiner proximité et distance. Proximité par rapport à son personnage. Un effort d'empathie est nécessaire pour comprendre ses ressorts de l'intérieur. Mais sans pour autant épouser ses querelles, ce qui oblige à un devoir de distance. C'est là un exercice délicat, mais passionnant.

C'est en quelque sorte par hasard que je me suis orienté vers ce genre. Après ma thèse de doctorat d'État, la Maison Fayard m'a proposé d'écrire une biographie de François-Joseph. Elle a été suivie de beaucoup d'autres. J'ai trouvé dans ce genre un plaisir qui ne s'est jamais démenti. C'est un sentiment singulier que de vivre deux ou trois ans d'une vie avec un personnage qui, au départ, vous est étranger, mais auquel vous redonnez progressivement vie et qui, à la fin des fins, vous est devenu familier.

9) *Est-ce que vous avez un personnage du monde germanique ou bien de l'Europe centrale duquel vous n'avez pas encore osé à vous rapprocher à travers une biographie? Pour quelles raisons?*

J'ai refusé d'écrire une biographie d'Adolf Hitler. Je ne me voyais pas et ne me vois toujours pas passer trois années de ma vie avec ce personnage. Je ne veux pas dire par là que l'historien ne doit prendre pour objet d'une biographie qu'une figure avec laquelle il se sent en sympathie. Mais il y a des limites.

10) *Quels sont vos prochains projets dans ce domaine des biographies historiques?*

Je prépare une biographie de la mère de François-Joseph, l'archiduchesse Sophie, dont le rôle ne s'est pas réduit à être la belle-mère de Sisi. J'ai également en chantier une biographie de Marlène Dietrich, un vieux rêve qui va enfin se réaliser grâce à Benoît Yvert, mon éditeur.

11) *Monsieur le professeur, j'aimerais qu'on discute un peu sur les divers concepts historiques, géopolitiques et historiographiques qui désignent les territoires se trouvant, si on peut dire, « au-delà de Vienne ». Dans un*

de vos derniers livres, « L'agonie d'une monarchie. Autriche-Hongrie 1914-1920 » vous mentionnez le rôle de l'idée de Mitteleuropa dans l'effondrement de l'empire. Mais il n'y a pas que le Mitteleuropa, car les historiens utilisent aussi souvent les expressions pays de l'Europe Centrale et Orientale, ou bien l'Europe de l'Est. Expliquez-nous, selon vous, les différences et les points d'entrecroisement entre ces notions.

Il existe effectivement plusieurs terminologies souvent liées à des situations historiques différentes. Dans la période de l'entre-deux guerres, on parlait volontiers en France de « l'Europe centrale et orientale », en référence notamment à nos alliances dans cet espace. Après la Seconde Guerre mondiale et l'entrée de la plupart de ces pays dans l'orbite soviétique, l'habitude s'est prise d'utiliser le concept d' « Europe de l'Est ». Après la chute du Mur, l'Europe centrale a refait surface.

Pour ce qui est de l'idée de *Mitteleuropa*, elle n'est pas monolithique. Il y a, pour faire simple, deux conceptions de la *Mitteleuropa*, l'une allemande, l'autre habsbourgeoise, la première centrée sur l'Allemagne, la seconde sur le Danube. La seconde a resurgi dans les années 80 du siècle dernier. Elle a réuni des intellectuels (historiens, philosophes, romanciers) des anciens pays habsbourgeois. Ce courant d'idées en faveur d'une nouvelle solidarité centre-européenne a préparé le terrain à la chute du communisme. Il est intéressant de noter que ces personnalités n'ont jamais fait référence à la *Mitteleuropa*, mais ont parlé en revanche de *Zentraleuropa*.

12) Quels sont les ouvrages essentiels que vous conseillerez à un(e) jeune historien(ne) qui veut se spécialiser aujourd'hui dans l'étude de l'Europe centrale?

Pour les historiens français, je conseillerais les travaux des grands austriacisants que sont Jean Bérenger et Bernard Michel. En Autriche, je pense au livre de synthèse dû à Helmut Rumpler paru sous le titre « *Österreichische Geschichte 1804-1914. Eine Chance für Mitteleuropa 1809-1918* ». Il faut également citer la superbe collection *Die Habsburger monarchie*, véritable monument en 9 volumes, publié depuis 1973 par l'Académie autrichienne des Sciences.

13) Vous avez également fondé et dirigé pendant de longues années des publications destinées à l'étude de l'Europe Centrale, telles qu'« Études

danubiennes » ou bien « *La revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* ». Parlez-nous un peu de votre expérience de rédacteur en chef.

La direction d'une revue (*a fortiori* de trois) est un travail très prenant, mais aussi passionnant. Plutôt que des *Varia*, j'ai privilégié des numéros à thème qui aident à donner à la revue une plus grande visibilité.

J'ai eu ensuite un souci constant d'équilibre : équilibre entre les thèmes des numéros, équilibre à l'intérieur de chaque numéro entre les sujets des différents articles, équilibre enfin entre les langues.

Pour la *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, j'ai tenu à ce que des numéros spécifiques fussent régulièrement consacrés à l'Autriche et à la Suisse, en moyenne un tous les deux ans. En ce qui concerne *Études Danubiennes*, j'ai voulu leur donner une dimension plurielle en accord avec la nature de la monarchie autrichienne. En d'autres termes, j'ai cherché à y associer des historiens de tous les peuples rassemblés jadis sous le sceptre des Habsbourg.

14) Quelles ont été les percées de ces revues dans l'approfondissement des connaissances sur l'Europe Centrale du XIX^e et du XX^e siècle?

Il serait présomptueux de ma part de parler de percées. Je pense, en revanche, que plusieurs de ces numéros à thème sont devenus dans leur domaine des références obligées.

15) L'Europe de 2014 est bien différente de l'Europe de 1914, néanmoins, on rencontre parfois des opinions qui essaient de tracer de parallèles entre l'Autriche-Hongrie (un empire à plusieurs langues, régions et cultures) et l'Union Européenne. En tant que spécialiste du sujet, qu'en pensez-vous de cette comparaison?

Cette comparaison est quelque peu risquée. Surtout que la monarchie austro-hongroise a fini par s'effondrer. Je ne voudrais pas être un oiseau de mauvais augure !

16) L'Autriche-Hongrie représenta également un modèle de gouvernement. Quels sont les points forts, l'héritage qu'elle laissa pour l'Europe de XXI^e siècle et quelles furent ses plus grandes faiblesses?

« Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'intérêt de l'Europe », déclarait Frantisek Palacky en 1848. La mission de la monarchie

habsbourgeoise était claire : fédérer les peuples que l'histoire a placés au cœur de l'Europe. Ces peuples ont effectivement connu un réel développement politique et culturel dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le tableau dans la partie hongroise était très différent. Les Magyars, s'arc-boutant sur la défense de leurs privilèges, n'ont pas réussi à jouer ce rôle de fédérateurs. Ils ont au contraire suscité des phénomènes de rejet parmi les peuples soumis à la Couronne de Saint-Etienne.

L'Union sacrée du début de la Grande Guerre a provisoirement recouvert ces oppositions. Mais la longueur inattendue du conflit les a ramenés à la surface et a fini par les exacerber. A bout de souffle, La monarchie s'est alors trouvée dans l'incapacité de résister à la radicalisation des nationalismes.

17) Est-ce qu'il y a encore des sujets à découvrir, des taches blanches dans la recherche de l'histoire de l'Autriche-Hongrie?

L'entrée des anciens pays communiste dans l'Europe démocratique a permis aux chercheurs d'avoir accès librement aux archives de ces pays. Celles-ci n'étaient certes pas complètement fermées, mais le processus pour les consulter ressemblait très souvent au parcours du combattant. Cette liberté d'accès commence à produire ses effets.

18) L'année 2014 a marqué le centenaire du début de la Grande Guerre, ce qui a donné lieu, partout en Europe, à une réévaluation historiographique de ce conflit, ainsi que de ses protagonistes. Comme je l'ai déjà mentionné auparavant, vous venez de publier vous-même un ouvrage, intitulé « L'agonie d'une monarchie. Autriche-Hongrie 1914-1920 ». Dans ce contexte, je vous prie de nous détailler les nouvelles approches et les débats récents sur le conflit de 1914-1918 en France.

La recherche française sur la Première Guerre mondiale a été renouvelée par le livre de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker *14-18. Retrouver la Guerre* paru en 2000. Celui-ci a lancé le concept de « culture de guerre » qui, ne dressant plus de mur entre l'arrière et le front, embrasse dans un même regard civils et combattants. Les deux auteurs soutiennent d'autre part la thèse de « l'effort de guerre consenti », au nom des valeurs d'un patriotisme partagé. Les mutineries de 1917 n'ont touché que 40.000 soldats sur 2 millions, soit tout juste 2% de l'armée française. Cette thèse a été contestée par Rémi Cazals et Frédéric Rousseau qui lui ont opposé la vision d'un effort de guerre

imposé par la contrainte. A ce renouvellement de la recherche est associée la création de l'*Historial* de la Grande Guerre à Péronne, un lieu où Français et Allemands s'affrontèrent en 1918.

19) Parmi les initiatives destinées à commémorer la Première Guerre Mondiale on a vu naître de grands projets, surtout sur internet, par exemple le fameux site www.europeana1914-1918.eu, qui rassemble des témoignages de plusieurs pays. Quelle est votre opinion sur ce type de démarche ?

Même si je n'en suis pas accroc, je reconnais volontiers les mérites du numérique. J'en fais régulièrement l'usage pour la consultation à distance de catalogues de bibliothèques étrangères, de fonds d'archives et la lecture d'articles mis en ligne. Il y a là un outil certainement précieux pour l'historien.

20) Il existe en France une véritable tradition de l'intellectuel engagé, d'un intellectuel qui se manifeste dans l'espace public. Vous êtes une voix qui s'est fait depuis longtemps entendre à la radio ou dans la presse, qui a éduqué l'opinion sur des sujets historiques et politiques et a popularisé l'histoire. Est-ce que vous considérez que cela fait partie des devoirs d'un historien, surtout d'un historien qui peut comparer, comme vous, l'Ouest et l'Est, ou c'était bien un choix personnel?

Il n'y aucune obligation pour un historien et, de manière plus générale, pour un intellectuel de s'engager. Il s'agit là d'un choix personnel. J'ai eu et continue d'avoir des engagements citoyens. Mais, en dehors d'articles, je n'ai pas écrit de livre sur le général de Gaulle et ne compte pas en écrire. Je craindrais de ne pas avoir la distance nécessaire.

(Une interview avec le professeur Jean-Paul Bled, réalisée en 2014-2015 par Ana-Maria Stan)